

I

Il avait pour mère la dénommée Bahiya, femme dont la beauté avait fait épouser un pêcheur, disparu en mer depuis. Sa physionomie, que ni le veuvage précoce, ni la misère n'avaient réussi à altérer, reposait l'âme et communiquait le charme qui s'y reflétait. Avec une foi inébranlable en la vie, c'est seule qu'elle avait élevé son fils né vers le début des années 1700.

Il se prénomait Adnan, ce qui signifie bonne fortune. Enfant, il aimait se rendre utile, aidait aux récoltes, arrachait les mauvaises herbes du jardin, mais la mer était son unique attrait. Il passait de longues heures à regarder les vagues, à nager en poussant une petite barque qu'il s'était lui-même confectionnée et qui avait en guise de voile, le pan d'un vieux boubou ayant appartenu à sa mère.

Ils habitaient un petit village encaissé entre la forêt et la mer, sur le delta du Saloum dans le sud Sénégal. Partant du rivage, un sentier débouchait sur une clairière ronde en terre rouge. Au milieu de cette trouée se dressait un baobab solitaire, entouré d'une dizaine de petites cases. Sur la façade de l'une d'elles, faite d'argile et de branchages, étaient disposés çà et là des coquillages, des masques et des gris-gris la protégeant du mauvais sort.

Elle offrait l'aspect d'un modeste sanctuaire dédié aux esprits des aïeux.

Ici, comme partout en Afrique, rire, chanter et danser étaient la réalité quotidienne. Cependant, s'alimenter était un acharnement à puiser les ressources de l'océan et de la forêt. Bahiya le savait, elle était de ces femmes qui ne baissaient jamais les bras. Ni les regrets du passé, ni la peur de l'avenir ne l'égarèrent. Obstinement, elle cherchait des chemins dans son existence. En dépit de la crainte que lui inspirait l'océan, elle acquit une barque, devint elle-même pêcheur, tout en initiant son fils au métier et à la connaissance de la mer.

Jeune, encore vaillante, Bahiya avait une peau noire et luisante, de grands yeux noirs débordant de mansuétude. Tout au long de l'année, avec abnégation et nostalgie de l'amour, elle pêchait, sarclait, récoltait dans son jardin et pilait le mil. Quand elle revenait de la pêche, Adnan accroché à son boubou, un énorme panier de coquillages et de poissons calé en équilibre sur sa tête, tout le village exultait. Cependant, cette jubilation ne troublait jamais son air absent, comme si dans sa mémoire flottait encore l'espoir de voir un jour débarquer son mari. Telle était Bahiya, depuis cette tragédie qui lui laissa l'âme grande ouverte comme une grotte.

Son fils continua à pêcher avec elle jusqu'à l'adolescence, où il devint à son tour le digne successeur de son père. Adnan ne vivait que pour entendre le bruit des vagues et sentir le vent du large caresser son visage. Il connaissait la mer dans ses moindres risées. Les vents, les courants, la houle, son univers quotidien, n'avaient pas

de secrets pour son regard averti. Il était aussi un valeureux guerrier habile au maniement du sabre et de la machette, utilisés lors de rares mais violents affrontements tribaux.

Bahiya n'avait pas quarante ans, mais à cause de l'usure précoce de son corps, aller en mer, plonger, cueillir des coquillages et des crustacés lui procuraient d'intarissables douleurs. Délivrée de toute inquiétude, elle continuait à cultiver son petit jardin de maniocs et de patates douces, situé le long du sentier au sol de latérite. D'humeur plus légère elle partageait sans difficulté ses maigres récoltes avec les villageois. Depuis longtemps, elle s'était pliée à la pauvreté avec une résignation tranquille et se laissait baigner par la brise sous le couvert ombragé de la forêt.

Dans ce village où l'espérance de vie ne dépassait pas la cinquantaine, la sociabilité des coutumes se limitait à de brèves visites au cours desquelles la sonorité d'un rire, l'aisance d'une démarche et les danses rituelles devenaient les seules et uniques distractions. En ces temps où la vie s'écoulait sans réelles surprises, ces villageois se croyaient protégés par quelques puissances invisibles qui les mettaient à l'abri de toutes menaces.

Or, au-delà de leur crédulité, une rumeur insidieuse se répandait inexorablement, les obligeant à ouvrir des yeux fureteurs, aux aguets du moindre indice. Une folle angoisse s'emparait d'eux, ils se sentaient pris dans un cul-de-sac. Des récits de razzias, d'enlèvements, d'assassinats étaient sur toutes les lèvres. Des témoins rapportaient avoir vu de longues files d'hommes, de femmes et

d'enfants enchaînés, traversant la forêt, escortées par des hommes blancs en armes.

— Même les enfants avaient des chaînes autour de leurs petits cous, disait l'un d'eux.

Chaque jour un petit événement leur rappelait leur vulnérabilité. Bahiya avait la ferme conviction que tout pouvait basculer, cependant, elle continuait à s'aventurer en forêt toute seule, comme auparavant, par habitude ou par obstination.

Parfois, elle s'arrêtait au bord de la falaise et regardait avec étonnement les grands voiliers qui contournaient inlassablement les côtes de son pays. Son sens de l'observation s'était développé, aiguisé par les va-et-vient des navires et les rumeurs angoissantes qui couraient dans la contrée. Au milieu de toutes ces incertitudes elle n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Adnan. Sa stature d'homme, sa souplesse, son corps musclé aux bras puissants comme ceux de son père, faisaient couler l'apaisement dans son âme.

Leurs conversations concernant les razzias étaient modérées mais trahissaient néanmoins une grande appréhension. Cette perspective ne les réjouissait pas, d'autant qu'elle pouvait rompre tragiquement la monotonie de leur existence. Par longs détours, la rumeur déversait jusqu'aux infimes détails son lot d'atrocité. Et comme tous les villageois, ils s'inquiétaient mais étaient loin d'imaginer l'ampleur de cette tragédie qui allait devenir le drame de l'humanité et l'avilissement qu'elle imposait à ses victimes.